

“La sémiotique est-elle générative ?”, in M. Arrivé & S. Badir, dir., *Sémiotique et linguistique*, Linx, 27p., 2001.

La sémiotique est-elle générative ?

Le parcours découpe et la conversion coude

(Charles Trenet)

Préambule

La notion de “parcours génératif”, qui apparaît dans les années soixante-dix en sémiotique, est à l’évidence inspirée par le courant générativiste issu des travaux de Chomsky. De fait, le *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage. Sémiotique*, de A. J. Greimas et J. Courtés, et publié en 1979, est en dialogue permanent avec la théorie chomskyenne ; et, d’une manière qui étonne même un peu, quand on connaît la répugnance de Greimas à multiplier les références bibliographiques, les travaux de Chomsky se présentent dans le premier volume du *DRTL* comme un horizon de référence, par rapport auquel il faut à la fois prendre position et se distinguer¹. 1977-79 : c’est aussi le moment où toute une nouvelle génération de sémioticiens² entre dans le Groupe de Recherches Sémio-linguistiques créé par Greimas à l’E.H.E.S.S., une génération qui a souvent découvert la grammaire chomskyenne avant ou en même temps que la sémiotique structurale, entre 1965 et 1975.

Le *DRTL* correspond, dans l’œuvre de Greimas, au moment où le parcours génératif arrive à maturité, se fixe en tant que principe et dans ses grandes lignes. La prise de position est particulièrement explicite dans le paragraphe suivant :

La théorie sémiotique que nous cherchons à élaborer, bien que d’inspiration générative, est difficilement comparable aux modèles générativistes, et ceci parce que son projet en [sic] est différent : fondée sur la théorie de la signification, elle vise à rendre compte de toutes les sémiotiques (et pas seulement des langues naturelles) et à construire des modèles susceptibles de générer des discours (et non des phrases). Considérant d’autre part que toutes les catégories, même les plus abstraites (y compris les structures syntaxiques) sont de nature sémantique, et, de ce fait, signifiantes, elle n’éprouve aucune gêne à distinguer, pour chaque instance du parcours génératif, des sous-composantes syntaxiques et sémantiques (stricto sensu)³.

Cette vision synthétique se présente comme une conclusion, à la suite d’une longue discussion préalable sur les

¹ A titre d’exemple, l’entrée “Générative (grammaire)” n’occupe pas moins de cinq colonnes dans le *DRTL* ; l’entrée “Génération”, qui fait une grande place à la grammaire générative, en occupe deux autres, et enfin, l’entrée “Génératif (parcours)” commence par d’autres considérations sur la linguistique et la sémantique génératives, sur deux colonnes.

² Pour mémoire, et parmi bien d’autres : Denis Bertrand, Jean-François Bordron, Jean Petitot, et l’auteur de cette étude, sans compter ceux qui, comme Claude Chabrol, Paolo Fabbri, Eric Landowski, François Rastier ou Claude Zilberberg, avaient déjà rejoint (et même parfois quitté !) le groupe à cette date. Toutefois, dans leurs travaux ultérieurs, la référence à Chomsky, même en forme de polémique et de réfutation, sera très rare : tout se passe comme si la présence obsédante de la grammaire générative dans le *DRTL* était purement conjoncturelle.

³ A. J. Greimas et J. Courtés, *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage, Sémiotique*, Paris, Hachette, 1979, p. 159.

limites et les approximations successives de la linguistique générative “standard”, de la théorie dite “étendue” et enfin de la sémantique générative.

Le parcours génératif apparaît donc présenté, dans le *DRTL*, comme l’instrument d’un dépassement de la théorie chomskyenne, et tout particulièrement des avatars les plus récents de la théorie étendue et de la sémantique générative. Le dépassement porte sur trois points : (1) la généralisation radicale du point de vue sémantique, (2) le passage des langues naturelles à “toutes les sémiotiques”, et (3) le passage de la phase “au discours”.

Mais ce dépassement est aussi un prolongement, car l’article du *DRTL* insiste soigneusement sur les différentes étapes qui séparent le modèle inaugural des linguistiques génératives de celui de la sémiotique générative, étapes qui forment comme les degrés d’une sorte de processus unique et continu : la généralisation du point de vue sémantique, par exemple, prend sa source dès la théorie “étendue”, puisque, selon Greimas et Courtés,

*Chomsky lui-même a accepté de situer l’interprétation sémantique tout au long du parcours transformationnel...*⁴

Et la sémantique générative, en remontant à des niveaux de représentation de plus en plus abstraits, jusqu’aux structures logico-sémantiques élémentaires, complète le processus, préparant ainsi le terrain à la sémiotique générative, puisque, comme le précisent A. J. G & J. C., cette remontée aux structures logico-sémantiques “permet de faire l’économie du concept d’interprétation”.

Restent à accomplir, bien sûr, les deux autres dépassements, le passage au discours, et à “toutes les sémiotiques” : ces dépassements sont, eux, directement ou indirectement inspirés par Hjelmslev.

Dans la vulgate sémiotique, mais surtout du point de vue des linguistes générativistes, le parcours génératif sémiotique n’est souvent perçu que comme une métaphore de la générativité chomskienne, reposant sur la reproduction mimétique de la distinction entre “structures profondes” et “structures de surface”, et pas plus ; le rappel qui précède montre bien que l’ambition était tout autre, et que la création de ce modèle sémiotique avait pour objectif de supplanter (par englobement, notamment) ceux proposés ou inspirés par Chomsky.

On en verra pour preuve la superposition et la subsomption des concepts de “langue” et de “compétence” que Greimas et Courtés envisagent, à propos des structures profondes du parcours génératif :

*Quant à leur mode d’existence sémiotique, ces structures sont définies en se référant tout aussi bien au concept de “langue” (Saussure et Benveniste) qu’à celui de “compétence” narrative (concept chomskyen, élargi aux dimensions du discours)*⁵.

L’étude qui va suivre, et qui s’efforcera de montrer quel rôle le parcours génératif a joué dans l’histoire récente de la sémiotique, gardera pour horizon cette hypothèse : le modèle sémiotique n’est pas une imitation du modèle linguistique, mais une tentative pour s’inscrire de manière radicale dans le projet saussurien et hjelmslevien de constitution d’une théorie générale des langages, une sémiologie qui engloberait la linguistique. Et, à l’heure où la linguistique structurale se faisait générative, la sémiotique, pour conserver sa position englobante, opérait parallèlement, mais avec un retard d’une dizaine d’années, la même conversion.

Aujourd’hui, le parcours génératif est, avec le carré sémiotique et les structures actantielles, l’un des trois piliers de la sémiotique greimassienne⁶, du moins de sa version “classique”, telle qu’elle s’affiche et se définit dans les deux volumes du *DRTL*.

⁴ Op. cit., p. 158.

⁵ Op. cit., p. 159.

⁶ Voir, à ce sujet l’introduction à Jacques Fontanille, *Sémiotique et littérature*, Paris, PUF, 1999.

La “métaphore” de la profondeur

_____ Dans la grammaire générative et transformationnelle, la distinction entre les structures profondes et les structures de surface permet de dissocier différents niveaux de pertinence, avec un bénéfice théorique évident :

1) Etant donné le très grand nombre de variables qui interviennent dans la réalisation concrète des énoncés, la dissociation de plusieurs niveaux de profondeur permet de réduire, à chaque niveau, le nombre de variables pertinentes : par exemple, si on dissocie les “structures de base” d’une langue des “types de phrases” utilisées dans cette même langue, on obtient pour les premières un petit nombre de structures (cinq ou six, en français, par exemple), et de même pour les secondes (six types en français, dont trois sont exclusifs les uns des autres, et trois autres, combinables entre eux et avec chacun des trois premiers) ; en revanche, si on entreprend la typologie des phrases d’une langue sans procéder à une telle dissociation, le nombre de cas pertinents est tel que la théorie ne peut fournir une représentation cohérente et exhaustive de son objet.

2) La dissociation entre les niveaux de pertinence permet de distinguer et de situer, dans une topographie abstraite de la théorie, des catégories dont le statut est “plus ou moins” généralisable, allant des universaux linguistiques jusqu’aux règles particulières de chaque langue.

La sémiotique générative profite elle aussi de ces bénéfices théoriques. Par exemple, la différence entre la théorie narrative de Greimas et celle de Propp est souvent interprétée comme une “réduction” du nombre de rôles et de fonctions du récit ; or il n’en est rien, au contraire, car la théorie générative de Greimas permet d’engendrer beaucoup plus de rôles et de situations narratives que celle de Propp. La différence tient seulement dans le fait que pour Propp, la typologie se fait sur un seul niveau de pertinence (une trentaine de fonctions, et autant de rôles correspondants), alors que pour Greimas, elle se distribue sur plusieurs niveaux : celui des énoncés élémentaires (deux types d’actants : S & O), celui des structures actantielles (quatre actants : destinataire, destinataire, sujet et objet), celui des structures modales (quatre ou cinq modalités, selon les auteurs), celui des parcours thématiques, et enfin celui des identités actorielles. Mais la combinatoire potentielle est encore plus importante si on tient compte du fait qu’à chaque niveau, chaque position élémentaire (par exemple celle de “destinateur”) peut éclater en quatre autres positions sur le carré sémiotique (destinateur / anti-destinateur / non-anti-destinateur, etc.). Dans ce cas aussi, les niveaux sont distribués entre la “profondeur” et la “surface” selon leur degré d’universalité et de particularité.

Il suffit d’examiner le sort réservé aux actants “adjuvant” et “opposant” pour comprendre le rôle d’une théorie générative : présents dans *Sémantique structurale*, en 1966, et à la suite de la “réduction” à partir de Propp, ils disparaissent dans *Du Sens I*, en 1970, et, *a fortiori*, dans le *DRTL* (1979). De fait la structure actantielle a été, entre temps, soumise au questionnement modal: la différence entre les actants peut-elle être réduite à des différences modales ? Les modalités épuisent-elles les propriétés différentielles des actants ? Et la réponse implique une redistribution des types actantiels :

1) Ceux qui interviennent dans les deux types de prédication narrative (la quête et la construction des objets de valeur, d’un côté, pour S & O, la communication et la circulation des objets de valeur, de l’autre, pour D^{teur} et D^{laire}) ne peuvent se réduire à des différences modales, et restent donc au niveau de pertinence “actantiel”.

2) L’adjuvant et l’opposant apparaissent en revanche comme des réalisations concrètes (figuratives) de simples modalités de compétence (du savoir, du pouvoir, du vouloir, etc.), et changent donc de niveau de pertinence : ils ne seront désormais évoqués que comme des figures actualisant des modalités.

3) En outre, les différences modales suffisent à rendre compte des changements de rôles que subissent,

sur l'axe syntagmatique, les quatre positions actantielles de base, lors des parcours narratifs : par conséquent, toute une part de la schématisation des séquences narratives “redescend” au niveau de pertinence modal, alors qu'elle était jusqu'à présent traitée au niveau des “structures discursives”.

On voit clairement dans ce cas comment “travaille” une théorie générative : en jouant à la fois sur l'effectif et sur l'homogénéité de chaque niveau de pertinence, ainsi que sur la place des variables dans la hiérarchie de ces niveaux, elle tend progressivement à réduire chaque niveau à un “noyau dur” uni-catégoriel et homogène, par un tri progressif qui élimine les catégories “parasites” ou résiduelles appartenant à d'autres niveaux de pertinence.

Par conséquent, on peut à bon droit considérer que la “réduction de l'effectif” de chaque niveau, d'un côté, et la distribution des catégories, entre l'universel et le particulier, de l'autre, travaillent de conserve. Revenant un instant sur la grammaire générative, on voit bien que la convergence de ces deux principes a une incidence manifeste sur la théorie : chacun sait, par exemple, que ce n'est pas la même chose que de découper le syntagme verbal en trois ou en deux entités ; dans le cas d'un prédicat à deux compléments (SN et S^{Prép}), si l'effectif est de trois parties (V+SN+S^{Prép}), les deux compléments sont sur le même niveau ; en revanche, si l'effectif est de deux parties, on est obligé de distinguer deux niveaux, et, par conséquent, de dissocier d'abord SV [GV+S^{Prép}], et ensuite seulement, à un autre niveau de pertinence, en analysant GV [V+SN].

La “métaphore” de la profondeur est en général considérée, depuis les débuts de la grammaire chomskyenne, comme une structure topologique “explicative” (vs les grammaires “descriptives”). En l'occurrence, l'“explication” est un simple effet de la différence de profondeur, grâce à une de ces transpositions idéologiques (parfois même quelque peu magiques) dont le raisonnement naturel use volontiers ; elle ne diffère guère en effet de celle qui projette une relation causale sur une simple succession orientée entre des événements. Pourtant, la discussion qui précède montre bien que la structure orientée du parcours génératif n'est pas seulement explicative au sens d'une “projection” de relations causales sur une succession orientée.

Certes, dans le parcours génératif, ce qui est plus profond est l'explication de ce qui est plus superficiel, mais d'abord en raison du travail de réduction de l'effectif et de l'homogénéisation de chaque niveau de pertinence : par exemple, les structures actantielles ne peuvent expliquer les structures modales que si, et seulement si, la catégorie actantielle ne garde aucune trace des modalités ; mais, par ailleurs, c'est justement parce que ces catégories différentes sont entremêlées dans les réalisations concrètes que la relation devient explicative : la multiplicité des rôles actantiels modalisés ne s'explique en effet que par la permanence d'une structure actantielle élémentaire, sous-jacente aux catégories modales.

De la même manière, à hauteur des “structures élémentaires”, la relation entre la “sémantique fondamentale” et la “syntaxe fondamentale” n'est explicative que parce que la première a été totalement recentrée sur les différences constitutives de la catégorie (les trois types de différences contrariété, contradiction et complémentarité qui forment le carré sémiotique), à l'exclusion de toute considération sur les “opérations” qui permettent de passer de l'une à l'autre. Dès lors, les “relations” peuvent être converties en “opérations”, et l'orientation de ces opérations ne s'explique que si on a préalablement “polarisé” (en positif et en négatif) la structure de la sémantique fondamentale. Bien entendu, en position d'analyse, ce qu'on repèrera d'abord, ce sont les opérations, qui permettront de “remonter” jusqu'aux relations orientées⁷.

⁷ C'est cette orientation inverse que François Rastier appelle le parcours “interprétatif” et qui, à l'évidence, parce qu'elle prend à rebours les “conversions”, met en péril le principe même du parcours génératif, qui ne fournit de représentation que du “mode de production”.

L'enrichissement et la coagulation du sens

Toutefois, au cours des vingt années pendant lesquelles il élabore sa sémiotique générative, Greimas a de moins en moins mis l'accent sur le fonctionnement "explicatif" du parcours génératif, et de plus en plus sur l'"enrichissement" du sens. Il suffit, pour s'en convaincre de comparer deux moments de la théorie générative : celui, déjà évoqué, du *DRTL* (1979), et celui de *Sémiotique des passions* (1991). Dans le *DRTL*, malgré de nombreuses remarques visant à distinguer le parcours génératif du "modèle" génératif de la grammaire chomskyenne, l'épistémologie sous-jacente reste "analytique" et "explicative" ; voici par exemple, la définition d'une théorie générative dans le *DRTL* :

*Nous désignons par l'expression "parcours génératif" l'économie générale d'une théorie sémiotique (ou seulement linguistique), c'est-à-dire la disposition de ses composantes les unes par rapport aux autres, et ceci dans la perspective de la génération, c'est-à-dire en postulant que, tout objet sémiotique pouvant être défini selon le mode de sa production, les composantes qui interviennent dans ce processus s'articulent les unes avec les autres selon un parcours qui va du plus simple au plus complexe, du plus abstrait au plus concret*⁸

Ou encore :

*La définition par génération d'un objet sémiotique qui l'explique par son mode de production est à distinguer de sa définition taxinomique (qui, dans sa forme traditionnelle du moins, le détermine par le genre et l'espèce)*⁹.

La question centrale reste celle de la "disposition" des composantes, de leur organisation hiérarchique, et du pouvoir "prédictif-projectif" et "d'explicitation" d'une telle disposition. Ce n'est que dans l'article "conversion", du même *DRTL*, que l'on voit poindre une autre épistémologie, celle, dite "transformationnelle" dans la théorie chomskyenne, et qui est tout simplement la version "dynamique" du parcours génératif. Dans cette autre perspective, le parcours génératif n'est pas seulement une "génération" statique, mais en outre un parcours dynamique : il faut en somme rendre compte aussi du processus dit de "production de la signification", dont les niveaux de pertinence ne fournissent que les étapes. Mais cette perspective n'est alors qu'un programme, reposant sur la notion intuitive d'"enrichissement" :

*...il faut bien reconnaître que la génération de la signification, en introduisant de nouvelles articulations à chaque étape de son parcours, apporte en même temps un "enrichissement" ou une "augmentation" du sens, si tant est que la signification n'est autre chose qu'articulation. Toute conversion doit être considérée, par conséquent, à la fois comme une équivalence et un surplus de signification*¹⁰.

Nous reviendrons en détail sur la difficile question des conversions. Mais on voit bien ici que Greimas et Courtés tentent de tirer toutes les conséquences du parti pris initial (celui de la généralisation du "sémantique", à tous les niveaux du parcours génératif) : la réarticulation des mêmes topiques, d'un niveau à l'autre, n'est pas strictement équivalente. D'où la formulation la plus récente, sous la plume de Greimas :

*Concevoir la théorie sémiotique sous la forme d'un parcours consiste alors à l'imaginer comme un cheminement marqué de jalons, certes, mais surtout comme un écoulement coagulant du sens, comme son épaissement continu, partant du flou originel et "potentiel", pour aboutir, à travers sa "virtualisation" et son "actualisation", jusqu'au stade de la "réalisation", en passant des préconditions épistémologiques aux manifestations discursives*¹¹.

⁸ Op. cit., p. 157.

⁹ Op. cit., p. 161.

¹⁰ Op. cit., p. 72.

¹¹ A. J. Greimas & J. Fontanille, *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme.*, Paris, Seuil, p.

L'évolution ne fait plus de doute : la valeur "explicative" de la théorie générative a fait place à sa valeur "dynamique"; l' "enrichissement" sémantique a pris le pas sur la hiérarchisation distributive des composants de la théorie. Mais, du même coup, un autre "imaginaire" théorique se dessine en arrière-plan : le parcours génératif a perdu de sa raideur verticale et de sa rigueur stratifiée, et quelque chose qui ressemble à un "espace génétique" (Greimas résiste toujours aussi fort à une génétique temporalisée) se dessine : le niveau *ab quo* des structures profondes devient un "lieu originaire", la source d'un "écoulement", et le niveau *ad quem* de la manifestation discursive, un "lieu d'aboutissement" et de figement d'une "coagulation" progressive du sens.

Peu à peu, le radicalisme sémantique fait donc son œuvre, et modifie la représentation topologique qui sous-tend le parcours génératif : de dispositif permettant de recueillir de manière ordonnée et explicite les invariants de l'analyse, il est devenu une véritable "machine" à produire des articulations signifiantes à partir du sens originaire la "masse" et la "substance" qu'il recueille. Néanmoins, la question du statut ontologique de cette "machine" n'est toujours pas clarifiée. Certes, dans la conclusion du même livre, Greimas rappelle que :

*... il reste, pour le regard sémiotique, un horizon infranchissable, celui qui sépare le "monde du sens" du "monde de l'être"*¹².

mais, faute de pouvoir reconnaître à la "machine" générative quelque statut de réalité que ce soit, et sur un ton un peu désabusé, il en fait finalement et seulement le gardien de la cohérence, une sorte d'instrument de contrôle pour la cohérence du faire sémiotique :

*Homogénéité du lieu, pertinence du regard : la cohérence dans les choses et dans les esprits est le seul fondement de notre faire qui nous reste quand les autres critères de vérité sont devenus obsolètes*¹³.

La conversion

Equivalence et identité

Nous en venons donc maintenant au point d'achoppement : présenté dans les années quatre-vingt comme le programme nécessaire et à venir de la recherche théorique en sémiotique, le programme des conversions a échoué. Au tout début, la notion de "conversion" résulte d'une transposition en sémiotique, grâce à une définition empruntée à Hjelmslev, de la notion de "transformation", telle qu'elle fonctionne déjà dans la théorie chomskyenne ; comme le rappellent Greimas et Courtés :

*...les règles de conversion ne peuvent être conçues que sur un fond d'équivalence, en admettant que deux ou plusieurs formes syntaxiques (ou deux ou plusieurs formulations sémantiques) peuvent être référées à un topique constant*¹⁴.

La loi d'équivalence est l'exacte transposition de celle qui fonde le modèle standard de la syntaxe générative : une suite de transformations, entre niveaux hiérarchiquement ordonnés, n'apporte aucun supplément de signification. Mais, tout comme la théorie chomskyenne a mis en péril ce principe de base, en réintroduisant la composante sémantique dans le dispositif génératif, Greimas et Courtés signalent tout de suite l'aporie de la

11. Les treize premières pages (ainsi que la conclusion de l'ouvrage) sont de la seule plume de Greimas.

¹² Op. cit., p. 324.

¹³ Op. cit., p. 324-325.

¹⁴ *DRTL*, op. cit., p. 72.

conversion sémiotique :

...l'équivalence n'est pas l'identité. [...] Toute conversion doit être considérée, par conséquent, à la fois comme une équivalence et un surplus de signification¹⁵.

La machine produit des significations, qui n'étaient pas comprises dans les articulations initiales ; à chaque étape, elle doit respecter l'équivalence, mais engendre des contenus nouveaux. La formule "*l'équivalence n'est pas l'identité*" résume bien le problème, mais ne suggère aucune solution.

Pourtant la différence entre équivalence et identité est un thème qui relève de la sémiotique générale, et qui, notamment dans la théorie peircienne, a fait l'objet de nombreuses discussions. Pour mémoire, évoquons seulement la discussion autour de l'iconicité, et la distinction entre "icônes" et "hypoicônes" : rapidement, et sans doute trop cavalièrement, on peut résumer cette discussion ainsi :

(1) Il y a un grand nombre de principes d'équivalence, dont l'iconicité n'est qu'un parmi d'autres ; par exemple, une empreinte ou un moulage produisent une forme équivalente, mais cette forme n'est pas une icône *stricto sensu* (l'empreinte, qui est la plupart du temps partielle et fragmentaire, fonctionne le plus souvent comme indice).

(2) On peut parler d'hypoiconicité quand on observe une série d'équivalences entre des objets de statut cognitif égal (par exemple deux figures sensibles, ou deux ensembles conceptuels); on ne peut parler d'iconicité que quand il y a intégration des séries d'équivalences en un seul effet d'identité stable.

Benveniste a lui aussi abordé ce problème, sous une formulation moins sémiotique, et seulement à propos de l'analyse linguistique :

La phrase se réalise en mots, mais les mots n'en sont pas simplement les segments. Une phrase constitue un tout, qui ne se réduit pas à la somme de ses parties ; le sens inhérent à ce tout est réparti sur l'ensemble des constituants¹⁶.

Il y a donc équivalence entre l'ensemble des mots et la phrase, mais il n'y a pas identité parce que *cette équivalence ne fonctionne que dans un seul sens* : la différence tient dans le phénomène d'*intégration*, et il n'y a intégration que parce que le sens de l'unité de niveau supérieur se "répartit sur l'ensemble de ses constituants". On aurait dans ce cas une équivalence unilatérale (dans le sens ascendant, elle est même rétroactive) : il y a équivalence entre le sens de la phrase et le sens qu'elle répartit sur les mots, mais il n'y a pas équivalence entre le sens des mots et celui de la phrase¹⁷.

En sémiotique générative, il y a équivalence entre des métalangages isotopes : *isotope*, en l'occurrence, signifie seulement que la catégorie analysée à chaque niveau doit être homogène ; l'absence d'identité signifierait qu'il y a traduction (paraphrase), d'un niveau à l'autre, entre métalangages qui s'opposent parce qu'ils sont chacun séparément homogènes. Que signifierait ici l' "équivalence unilatérale" que nous avons identifiée chez Benveniste ?

Les structures actantielles, par exemple, seraient de sens équivalent à la syntaxe fondamentale qui permet de parcourir les structures logico-sémantiques élémentaires, mais l'inverse ne serait pas vrai : en effet, les structures actantielles, et tout particulièrement les deux types de prédication qui les fondent (la quête des

¹⁵ Op. cit., p. 72.

¹⁶ Emile Benveniste, "Les niveaux de l'analyse linguistique", *Problèmes de linguistique générale, I*, Paris, Gallimard, 1970, chapitre X, p. 123.

¹⁷ On pourrait en dire tout autant, par exemple, de certaines empreintes sémiotiques : l'équivalence entre une photo et son référent est unilatérale : seul le sens de la photo est identique à celui de son supposé référent, l'inverse n'étant pas vrai (la photo n'épuise pas le sens de ce "référent", pas plus que la phrase n'épuise le sens des mots qui la composent).

objets de valeur et leur transfert), peuvent être “interprétées” comme un parcours sur le carré de la jonction, qui lui-même peut être “interprété” en syntaxe fondamentale, mais le parcours sur le carré de la jonction ne peut pas, à l’inverse, être interprété dans les termes des deux prédications narratives de base. Chez Greimas comme chez Benveniste, le sens du constituant de niveau supérieur ne se résume pas à la combinaison des constituants de niveau inférieur. Mais on voit bien que Benveniste n’adopte pas l’orientation ascendante de la conversion : l’intégration se fait, en effet, à partir du sens du niveau supérieur, vers le niveau inférieur, et non l’inverse.

Écoutons Benveniste :

*Rien ne permettrait de définir la distribution d’un phonème, ses latitudes combinatoires[...], donc la réalité même d’un phonème, si l’on ne se référait toujours à une unité particulière du niveau supérieur qui le contient.[...] Si le phonème se définit, c’est comme constituant d’une unité plus haute, le morphème*¹⁸.

La pertinence d’un élément du niveau “n” ne se définit qu’en référence à un élément du niveau “n+1” : c’est, dans une autre perspective, ce que Ricœur dénonçait quand il parlait du “guidage téléologique” des structures profondes par les structures de surface.

Il faudrait donc revenir sur cette équivalence sans identité (ou équivalence unilatérale), pour comprendre le mécanisme des conversions. Mais, tout au long des treize années qui vont suivre le *DRTL*, jusqu’à la mort de Greimas, la question restera pendante, et bien peu se hasarderont à proposer des solutions. Puis, une fois Greimas disparu, et se dérobant devant la difficulté, la plupart des sémioticiens issus de l’Ecole de Paris, abandonneront progressivement (et le plus souvent, discrètement) la référence encombrante à ce parcours génératif qui contrevient aux lois les plus élémentaires, et qui semble s’adonner à la “génération spontanée”¹⁹.

Réfutations

En outre, cet abandon progressif est encouragé par les théories alternatives, qui tentent d’échapper à la difficulté des conversions en récusant le parcours génératif en tant que tel : par exemple, celles de Jean-Claude Coquet et de Jacques Géninascas, qui parviennent à la notoriété (et à maturité !) au moment même où Greimas disparaît. Chez Coquet, par exemple, la notion même de parcours génératif est ignorée, pas même discutée : alors même qu’il se réfère constamment à Benveniste, notamment pour tout ce qui concerne la théorie des instances énonçantes et leur ancrage phénoménologique, on ne trouve pas une seule allusion, dans ses travaux publiés, à la notion d’intégration qui, selon Benveniste, permet de régler les relations entre niveaux de pertinence de l’analyse linguistique²⁰.

¹⁸ Op. cit., p. 123.

¹⁹ Aujourd’hui, bien sûr, on fait beaucoup mieux, et on trouvera autant d’exemples qu’on voudra d’“auto-organisations” spontanées, et d’“émergences” magiques de formes à partir du chaos. Malheureusement, le parcours génératif ne pouvant se réclamer d’un si avantageux chaos, il faut renoncer à une explication, même encouragée par la “tendance” actuelle, qui prêterait à l’ “auto-organisation émergente” ce qu’on n’aurait pas pu reconnaître à la “conversion”.

²⁰ Op. cit., p. 124, entre autres :

Du fait que les entités linguistiques sont discrètes, elles admettent deux espèces de relations : entre éléments de même niveau et entre éléments de niveaux différents. Ces relations doivent être bien distinguées. Entre les éléments de même niveau, les relations sont distributionnelles ; entre éléments de niveau différent, elles sont intégrationnelles.

Benveniste insiste tout particulièrement sur le rôle du sens dans le mécanisme d’intégration. Si on reste à l’intérieur d’un seul niveau, on ne manipule que des constituants formels, vides de sens ; dès qu’on envisage la relation entre deux niveaux de pertinence, c’est le sens qui la supporte :

Chez Géninasca, le parcours génératif est en revanche vigoureusement contesté, non sans quelque lucidité :

Il comporte ainsi, du fait de sa nature hybride [ie : à la fois dépourvu de sémantisme, et composé de représentations sémantiques] deux inconvénients majeurs par rapport à l'analyse des discours-occurrences :

- considéré comme organisation de niveaux et de paliers de saisie et d'analyse, il n'est en mesure ni d'assurer la sélection, ni de permettre la construction des représentations sémantiques pertinentes par rapport aux discours-occurrences soumis à l'analyse,

- il fait courir le risque, en revanche, de projections incontrôlées de contenus (ceux qui sont attachés aux modèles sémantiques dont il est émaillé) sur un texte qu'il ne permet pas, par ailleurs, de construire comme objet²¹.

En effet, le parcours génératif n'est ni un modèle des discours-occurrences car il n'envisage la production que du discours en général, sans pouvoir prétendre prédire les formes spécifiques des discours particuliers, ni une méthode d'analyse. Mais on voit bien que, sans faire allusion aux conversions, Géninasca trouve l'origine de ces deux "inconvénients" dans ce qui les rend, depuis les années soixante, si problématiques : la "nature hybride" du parcours génératif, c'est-à-dire, en fait, le radicalisme sémantique qui fait que, tout au long d'un parcours formel asémantique, on ne rencontre que des catégories sémantiques.

Alternatives

Mais, dès les années soixante-dix, la difficulté des conversions suscitait déjà des propositions alternatives.

INTÉGRATION

Jean-François Bordron, par exemple, oppose à la sémiotique générative une "grammaire monadologique"²². Le principe en est le suivant : la notion de parcours génératif repose sur deux présupposés discutables : (1) l'exigence de conversion ne découle que du mode de distribution topologique des composants de la théorie : une distribution linéaire, hiérarchisée et comportant des intervalles : *il y a autant de conversions qu'il y a d'intervalles*; (2) l'unité de l'objet de la théorie est certes un postulat qui fait consensus, mais la forme de cette unité ne se résume pas obligatoirement à une série de *médiations* entre des entités préalablement séparées. En somme, nous rappelle Jean-François Bordron, les exigences de scientificité (distribution et inter-définition des composants, unité de l'objet) peuvent être satisfaites d'autre manière que linéaire avec intervalles et médiations entre entités séparées.

La "grammaire monadologique" de Bordron n'est pas très explicite, mais elle comporte elle-même un présupposé qui suggère peut-être une solution. Le principe de cette grammaire, c'est l'*intégration* (vs la *génération*) ; le mécanisme de l'intégration est illustré par une métaphore: même si la lumière blanche est analysable en plusieurs lumières colorées isolables, on ne pourra jamais reconstruire la lumière blanche en insérant des "conversions-médiations" dans les intervalles entre les bandes colorées ; tout au contraire, il faut

Le sens d'une unité linguistique se définit comme sa capacité d'intégrer une unité de niveau supérieur.
(Op. cit., p. 127)

²¹ Jacques Géninasca, "Les acquis et les projets", in *Hommages à A. J. Greimas, Nouveaux Actes Sémiotiques*, n°25, Limoges, Pulim, 1993, pp. 29-30.

²² Jean-François Bordron, "Pour une grammaire monadologique", *Aspects de la conversion, Actes Sémiotiques, Bulletin*, n° V, 24, CNRS-INALF, 1982, pp. 41-45.

connaître la loi qui permette d'intégrer ce que le prisme a diffracté. Or, dans le cas de la lumière blanche comme dans celui d'autres objets sémiotiques, l'effet de sens global de l'objet ne sera obtenu que par la superposition de tous les composants, selon une loi qui reste à découvrir, et non par des conversions qui viennent saturer les intervalles entre les composants pris deux à deux.

Le présupposé qui attire notre attention est celui de la modalité de disposition des composants : dans le cas de la générativité, du moins telle qu'elle était envisagée dans les années soixante et quatre-vingt, les composants sont distribués dans un espace dont l'observateur est exclu, sur un plan "vertical" qu'il contemple à distance : c'est la raison pour laquelle entre les composants apparaissent des intervalles, et qu'il faut ensuite "remplir" les intervalles. En revanche, dans le cas de l'intégration, le mécanisme même de la superposition et de la projection de l'ensemble des composants sur un objet unique impose une autre perspective : l'observateur est forcément placé dans le plan d'intégration ; à cette condition seulement, les intervalles entre composants disparaissent, et les médiations ne sont plus nécessaires.

Plus tard, dans un article qui fait aujourd'hui référence²³, Jean-François Bordron est revenu sur la typologie des "moments d'unité" de l'objet : dans ses termes mêmes, le moment d'unité du parcours génératif serait celui d'une "chaîne", mais dont les maillons seraient séparés par des intervalles, alors que le moment d'unité d'une grammaire "intégrative" serait celui d'un "paysage", d'une "composition", où les parties, saisies sous la perspective adéquate, se chevauchent de telle manière qu'elles forment un tout signifiant et intentionnel. La difficulté des conversions pourrait donc résider dans la perspective adoptée, et ne serait pas solidaire, de ce fait même, du principe de distribution hiérarchique des composants.

Mais, du même coup, il est impossible dans une telle perspective de conserver au parcours (qu'il soit "génératif" ou "intégratif") son caractère purement logico-formel : dès que l'on confronte plusieurs solutions, comme le fait Bordron, le parcours génératif apparaît comme une solution parmi d'autres, et le facteur discriminant entre ces solutions est le point de vue adopté; dès lors, le parcours, les enchaînements entre phases et la "loi" de leur unification deviennent des *phénomènes*, dont l'interprétation est soumise à un *point de vue* organisateur.

INTERACTION

François Rastier propose, plus récemment, une autre alternative. Déjà, en 1982, peu après la parution du *DRTL*, il écrivait ceci :

Pour le simplifier [le problème des conversions verticales], il convient de distinguer entre une théorie de l'énonciation (décrivant l'activité du sujet parlant) et une théorie générative au sens strict (énumérant explicitement au moyen de règles des phrases bien formées). [...] ...dépouillé des attendus philosophiques concernant l'énonciation, le parcours génératif n'a d'autre orientation que méthodologique, et ses termes ab quo et ad quem devraient pouvoir être intervertis²⁴.

Cette remarque fonde ce qui deviendra, ultérieurement, la *sémantique interprétative*, puisque le mécanisme de l'interprétation prend le parcours "génératif" (il faudrait dire seulement "théorique") dans le sens inverse de celui de la production. Pour Greimas, quel que soit le rôle du sujet d'énonciation (émetteur ou récepteur), la construction de la signification est toujours une "production", et suit donc la loi du parcours génératif ; Rastier, en revanche, sans doute plus sensible à la position de l'analyste, oppose "génération" et "interprétation", et pour lui, l'interprétation n'est donc pas une "génération" de la signification.

²³ Jean-François Bordron, "Les objets en parties", *L'objet, sens et réalité*, J.-Cl. Coquet et J. Petitot, dir., *Langages*, 103, Paris, Larousse, 1991.

²⁴ François Rastier, "Paradigmes et isotopies", *Aspects de la conversion*, op. cit., p. 8.

C'est d'ailleurs cette question de l'*orientation* qui fait la différence dans *Sens et textualité*: Rastier distingue d'abord, à hauteur des acteurs de l'énonciation, deux compétences qui interagissent, la compétence *générationnelle* et la compétence *interprétative*²⁵, ce qui revient de toute évidence à refuser (ou à neutraliser) une orientation dominante d'un quelconque parcours. La théorie développée par Rastier distribue elle aussi des "composantes", et même des sous-composantes ; pour en rester aux seules composantes, elles sont au nombre de quatre *thématique, dialectique, dialogique, tactique*, leur disposition est plane, mais non hiérarchisée, et chacune est susceptible d'interagir avec toutes les autres :

A la différence des composantes étagées des grammaires génératives, les composantes sémantiques ne sont ni ordonnées ni hiérarchisées a priori. Aussi, la présentation que nous en avons faite reste neutre à l'égard de l'opposition entre génération et interprétation ; ou plutôt, le dispositif hiérarchique qu'elles forment peut servir de base pour élaborer des modèles de la génération comme de l'interprétation.

*Parce qu'elles ne sont pas ordonnées entre elles, les composantes sémantiques peuvent entrer en interaction constante*²⁶.

Ailleurs²⁷, pour caractériser ces interactions, Rastier utilise l'expression de "coopération optative".

DISPOSITIFS ET PROPRIÉTÉS

La confrontation entre les deux alternatives proposées montre, entre autres, que la notion même de génération, et la représentation spatiale qui la sous-tend, n'est pas la même chez les deux auteurs : Bordron la définit par son caractère linéaire et hiérarchisé (avec intervalles), alors que Rastier envisage une éventuelle exploitation "générationnelle" (aussi bien qu'interprétative) de son modèle quadripolaire, interactif et non linéaire, ce qui revient à assigner la notion de "génération" non pas à la forme du dispositif et à son moment d'unité, mais, tout simplement, à son orientation (générationnelle vs interprétative).

Au-delà de ces désaccords (sans doute involontaires), l'accord sur la nature du problème à traiter est évident. La question centrale est la même : étant données les composantes d'une théorie explicite et conceptuelle, quel est le dispositif méréologique qui garantit, à l'horizon de l'analyse, l'unité de l'objet, et, par suite, qui donne forme au parcours entre composantes ? Sur cette question, on voit se dessiner maintenant une distribution des réponses, et une liste de propriétés du dispositif théorique :

1) du point de vue du discours rapporté à l'expérience, le parcours génératif n'est pas pertinent : la distribution des composantes n'obéit alors qu'à la typologie et aux transformations de l'identité des "instances énonçantes" (Coquet) ;

2) du point de vue de l'analyse des discours-occurrences (la sémiotique comme "science du particulier"), le parcours génératif est un obstacle et un danger : le nombre et la nature des composantes importent peu, seules comptent les "rationalités" qui les associent (Géninasca), et qui garantissent l'unité et la spécificité de l'objet analysé ;

3) du point de vue de la sémantique textuelle (c'est-à-dire limitée aux sémiotiques verbales et écrites), le parcours génératif n'est pas adéquat, et il faut adopter un dispositif de composantes tabulaire et interactif (Rastier) ;

4) du point de vue de l'épistémologie de la sémiotique, rien n'oblige à traiter une hiérarchie de composantes comme une succession de segments séparés par des intervalles, et d'autres perspectives sont

²⁵ François Rastier, *Sens et textualité*, Paris, Hachette, 1989, pp. 47-48.

²⁶ Op. cit., pp. 103-104.

²⁷ Op. cit., p. 80.

possibles, comme par exemple l'intégration monadologique (Bordron).

L'ordre retenu pour ce sommaire n'est pas innocent : (1) on commence par l'indifférence au problème à traiter, à savoir la disposition respective des composantes (comme si le seul lien qui vaille, entre composantes, était l'expérience elle-même), (2) on continue avec le déplacement du problème à traiter (on s'intéresse à la manière dont on agence, mais on ne se préoccupe pas des composantes à agencer, comme si elles pouvaient être à chaque fois différentes, d'un texte à l'autre ?), (3) on poursuit avec un dispositif original, après soigneuse définition et présentation des composantes, (4) on finit avec une alternative de perspective sur le dispositif génératif.

Peu à peu, les propriétés d'un "dispositif théorique" (génératif ou autre) se précisent :

- a l'existence ou l'inexistence de composantes stables et généralisables, indépendantes des objets analysés ;
- b le nombre, fini ou non fini, modifiable ou non-modifiable des composantes ;
- c le nombre, réduit ou étendu, des éléments pertinents dans chaque composante ;
- c la forme de l'agencement des composantes (linéaire / tabulaire / tridimensionnel) ;
- d l'existence ou l'inexistence de liens entre les composantes, autorisant ou interdisant un parcours (génératif ou interprétatif) ;
- e l'orientation du parcours (contrainte ou neutre) ;
- f la perspective adoptée sur cet agencement (intégrée / distanciée).

Cette liste de propriétés pourrait servir d'instrument de comparaison et d'évaluation des "dispositifs théoriques" en sciences du langage. On aura reconnu au passage les traits caractéristiques des alternatives évoquées ci-dessus, sans compter d'autres combinaisons, comme celle, modulaire, des sciences cognitives (composantes à nombre fini, agencement tabulaire par couches, sans lien ni perspective explicites). On voit aussi se dessiner la différence, en intelligence artificielle, entre le dispositif dit "symbolique" (interactions orientées et linéaires, entre couches à faible effectif) et celui dit "connexionniste" (interactions non orientées et non linéaires entre couches à grands effectifs, voire à effectifs non finis).

Le problème, avec les dispositifs théoriques, c'est qu'ils se caractérisent surtout par les contraintes ou les problèmes qu'ils évincent, et qui doivent trouver place, dans la théorie même, à côté du dispositif : par exemple, chez Rastier, la question de la norme et des genres, qui constitue non une composante ou une relation entre composantes, mais une "instance de systématité", un principe de régulation des quatre composantes et de leurs interactions ; ou encore, chez Greimas, la question de l'énonciation, puis, plus tardivement, de la praxis énonciative, qui intervient à grand peine pour exploiter *a posteriori* les produits du parcours génératif.

Ce n'est pas un défaut des théories, mais un effet inévitable des dispositifs à une ou deux dimensions (linéaires ou tabulaires) ; il faudrait même s'en réjouir, puisque ces exclus provisoires contiennent souvent en germe l'avenir de la théorie même, et l'horizon de ses remaniements. La solution consisterait sans doute à adopter une troisième dimension, où prendrait place la régulation des usages, les normes et les genres pour les uns (Rastier), la praxis énonciative pour les autres (Greimas, Bertrand et Fontanille), et peut-être même, les "rationalités" qui régissent les saisies énonciatives (Géninasca). Cette solution "3D" a été mise en œuvre de deux manières : soit sous l'égide de la théorie des catastrophes (Petitot), soit sous la forme du modèle dit des "templa" (Boudon)²⁸.

²⁸ La présentation détaillée de ce modèle nous entraînerait trop loin de notre propos, qui est en principe consacré au parcours génératif. Mais il faut bien reconnaître que, dans la stricte perspective d'une intégration maximale de toutes les composantes d'une théorie sémiotique à l'intérieur d'un même dispositif topologique, c'est Pierre Boudon qui est allé le plus loin. Son modèle, le "templum", est à la fois monadologique et intégrationniste, et à trois dimensions. Voir, à ce sujet, la synthèse et les applications dans : Pierre Boudon, *Le réseau du sens. Une approche monadologique pour la compréhension du discours*, Berne, Peter Lang, 1999.

Toutefois, la plupart de ces alternatives, qui se réfèrent en s'opposant, chacune à leur manière, au parcours génératif de la sémiotique greimassienne, n'avancent qu'une seule objection fondamentale, qui justifie en partie la recherche de chacune des alternatives proposées : dans une théorie à composantes explicites en nombre fini, adoptant un dispositif linéaire, hiérarchisé, orienté et saisi à distance, *les conversions ne fonctionnent pas*.

Deux conversions spécifiées

La difficulté doit se mesurer au gain attendu : par exemple, les conceptions modulaires gagnent en liberté métalinguistique (on peut ajouter des composantes sans remanier ni les autres composantes ni la forme de la théorie), mais renoncent à toute perspective générative cohérente; autre exemple : les conceptions tabulaires et interactives gagnent en souplesse et en nombre de combinaisons envisageables, mais renoncent à la fois à l'homogénéité stricte de chaque composante (parce que le nombre d'éléments de chaque composante n'est pas contraint), et renoncent aussi à définir le mode d'existence relatif de ces composantes (puisqu'elles sont placées sur le même plan).

Pourquoi chercher encore à comprendre le mécanisme des conversions ? Il serait si facile, et avec l'approbation de tous les tenants des "alternatives" évoqués plus haut, de déclarer forfait et de suivre "la tendance". La générativité n'est plus à la mode, le structuralisme non plus. Pourtant, la conception même du parcours génératif repose sur un ensemble de contraintes qui sont les seules à garantir l' "unité de l'objet". Rappelons-les : (1) des composantes soigneusement inter-définies, (2) des composantes en nombre fini, (3) des éléments en nombre réduit dans chaque composante, (4) un dispositif linéaire hiérarchisé, permettant de différencier les composantes selon leur mode d'existence, (5) un parcours orienté, et commun à la production de la signification en émission et en réception.

Faute de pouvoir encore suggérer même une solution, il nous faut revenir aux deux seules tentatives à notre connaissance de description et de spécification de conversions particulières: la modélisation catastrophiste de la conversion dite "horizontale" (entre la catégorie sémantique profonde et la syntaxe actantielle), chez Petitot, et la modélisation de la conversion modo-passionnelle (entre la "masse thymique" et les modalités passionnelles) chez Greimas.

CONVERSIONS, PHÉNOMÈNES ET CATASTROPHES

Petitot part de l'idée qu'il n'y a aucune équivalence a priori entre catégorisation et opération²⁹, et il propose de démontrer la possibilité de cette équivalence, ce qui revient à fonder la conversion entre structures sémantiques et syntaxe actantielle. Il rencontre lui aussi l'obstacle du sens, ou plus précisément le fait que le métalangage de chaque niveau est empreint par principe de sémantisme. La solution proposée, qui fonde l'introduction de la théorie des catastrophes en sémiotique, consiste à "schématiser" les catégories du métalangage, c'est-à-dire à *substituer au sémantisme de ces catégories un contenu mathématique explicite*³⁰.

Pour ce qui concerne la conversion des structures sémantiques élémentaires (le carré sémiotique) en structures actantielles, la difficulté réside pour l'essentiel dans la nécessité où on se trouve d' "inventer" la force et le conflit, qui engendrent les positions actantielles. Dans une structure catégorielle traitée de manière

²⁹ Jean Petitot, "La conversion greimassienne et la régulation de l'imaginaire", in *Aspects de la conversion*, op. cit., p. 28.

³⁰ Op. cit., p. 30.

purement conceptuelle, il n'y a que des positions discrètes et des différences, mais ni "force", ni "conflit de forces". La solution retenue par Petitot consiste à reconnaître la "force" et le "conflit des forces" dès la formation de la catégorie :

Et quant à la genèse dynamique de K ["K" est une "morphologie discriminante globale", bref, une structure différentielle de catégorie] Saussure insiste sur l'idée que chaque terme a tendance à envahir naturellement le paradigme et que sa valeur est déterminée par son conflit avec les autres termes. Autrement dit, K est le résultat de la stabilisation d'une compétition pour l'occupation de l' "espace" W ["W" est le domaine de la catégorie]³¹.

L'allusion à Saussure n'est peut-être pas très probante (d'autant plus qu'elle n'est pas référencée), et on reconnaît tout aussi bien dans cette description la conception défendue par Hjelmslev : la diffusion d'une position dans le domaine d'une catégorie rencontre des seuils critiques, c'est-à-dire la position d'autres termes qui opposent une résistance à cette diffusion³².

Mais peu importe, cette description comporte deux présupposés majeurs :

- 1) la "force" de diffusion et de résistance est une propriété du domaine catégoriel, propriété qui précède et explique la formation de positions d'équilibre ;
- 2) la "morphologie discriminante" résulte de la stabilisation d'un conflit de forces, et on peut donc en déduire que ce sont des interactions entre "forces" qui donnent lieu à une "forme".

Cette introduction de la "force" en profondeur, avant l'apparition de la morphologie d'une catégorie, est confirmée par ailleurs par le statut accordé au "faire" :

...le faire générique n'est plus dès lors le terme formel substitué à tous les verbes d'action, mais seulement le terme formel substitué aux protoverbes d'action qui convertissent les centres organisateurs des relations taxinomiques³³.

L'équivalence est donc prévue dès la définition de la morphologie catégorielle :

centre organisateur = protoverbe d'action = faire générique (= force)

La dialectique des forces et des formes est par ailleurs au cœur de la réflexion phénoménologique sur l'appréhension des formes en tant que phénomènes. Jean Petitot fonde lui-même sa solution sur le déplacement suivant : *la conversion est un phénomène et non pas un concept*. Ce déplacement, et les conséquences qui en découlent – notamment l'antécédence des forces sur les formes – change le statut du parcours génératif : ce n'est plus un simulacre formel, encore moins une "boîte à outils" bien ordonnée, mais *la forme d'un certain type d'expérience*, l'analyse sémiotique d'un phénomène ou d'un ensemble de phénomènes.

S'il y a "phénomène", il y a perception, et s'il y a perception, il y a co-actualisation d'un monde articulé sémiotiquement et d'un sujet co-extensif de cette articulation.

La démonstration peut alors se poursuivre, sans que la question de la conversion fasse en aucune

³¹ Op. cit., p. 31.

³² Passons sur le fait que cette description fait peu de cas de l'effort de Greimas, notamment dans sa conception du carré sémiotique, pour ne pas poser les termes avant d'avoir construit les relations constitutives : ici, il y a d'abord un domaine, puis des termes qui se diffusent, et enfin des frontières positionnelles qui constituent une "morphologie discriminante". Et c'est justement parce que, pour Greimas, les "termes" d'une catégorie n'ont aucune existence avant la projection du système de relations, que leur "dynamique" actantielle doit être inventée après coup "par conversion". La difficulté des conversions est essentiellement due à la "pureté" isotope des niveaux ; si on admet quelque "impureté" – comme ici, l'existence de "termes" avant la projection des relations discriminantes – la difficulté s'estompe. C'est la raison pour laquelle nous mettons ici en évidence non pas la "compétition entre les termes", mais *un conflit de forces encore inorganisé*, et qui va prendre sens dans l'appréhension phénoménale, c'est-à-dire dans la tension entre le sentir et le percevoir.

³³ Op. cit., p. 33.

l'observation de Bordron, la conversion est traitée comme un *phénomène en trois dimensions*. Certes, la schématisation mathématique, qui a terrorisé, irrité ou fasciné bon nombre de sémioticiens pour des raisons qui relèvent plus de la sociologie des sciences que de l'épistémologie, a, de fait, occulté cet aspect des choses, et plutôt aveuglé qu'éclairé la communauté des chercheurs.

Or la solution proposée par Petitot met en lumière un des présupposés du parcours génératif de la sémiotique, un présupposé longtemps occulté par la référence (même polémique) à la grammaire générative, un présupposé explicitement récusé par Rastier quand il propose son modèle tabulaire et interaction. Ce présupposé est phénoménologique : les conversions d'un parcours génératif linéaire ne peuvent être appréhendées qu'à partir d'un *espace tensif* le domaine d'un univers sémiotique dont la force et le conflit de forces est une des propriétés.

Et l'espace tensif est par définition, en tant qu'espace où ont lieu les phénomènes, un espace de tensions perçues, un espace où se rencontrent le monde et le sujet.

ESPACE THYMIQUE ET ESPACE MODAL

L'intitulé de cette section reprend celui du chapitre de *Du Sens II* (1983) où Greimas expose le détail de la conversion entre la polarisation thymique des valeurs et ce qu'il appelle la "modalisation de l'être".

En dehors des déclarations de principe et des définitions qui émaillent *Du Sens I* (1970) et le *DRTL* (1979), c'est à notre connaissance le seul moment, dans l'œuvre de Greimas, où il ait examiné en détail une conversion particulière.

En voici le principe :

*...l'espace signifiant qui, au niveau des structures profondes, est articulé à l'aide de la catégorie thymique est à considérer comme homo-topique et comme hétéromorphe par rapport à la totalité des articulations modales régissant, au niveau des structures sémiotiques de surface, les relations entre les sujets et les objets*³⁹.

Les commentaires qui suivent cette déclaration de principe portent essentiellement sur les relations entre ces deux espaces : le second serait une "excroissance" et une "surarticulation" du premier. Puis Greimas postule un troisième espace, celui de la "masse thymique amorphe", celui des "manifestations élémentaires de l'être vivant en relation avec son environnement" : à partir de (1) la masse thymique, se forment (2) la catégorie thymique (euphorie / dysphorie), et (3) les catégories modales⁴⁰.

Par la suite, dans *Sémiotique des passions* (1991), cette "masse thymique amorphe" sera redéfinie comme l'"espace tensif et phorique", un espace du "sentir" précédant l'espace des polarisations et des articulations du connaître.

La difficulté, bien sûr, tient toujours dans le "surplus de sens". Greimas manipule tour à tour trois explications :

1) La relation entre la catégorie thymique et les catégories modales est une construction hypothético-déductive : soit, mais cela ne résout pas la difficulté des conversions;

2) La formation des modalités, qui donnent sens à l'identité des sujets, découle de la rencontre entre ces mêmes sujets et la catégorie thymique : en visant l'objet, le sujet vise du même coup le "terme thymique" qui, à

³⁹ A. J. Greimas, *Du Sens II*, Paris, Seuil, 1983, p. 95.

⁴⁰ Le dispositif pourrait bien être plus triangulaire que linéaire, car dans cette perspective, est-il bien nécessaire, en partant de la masse thymique, de passer par la case "euphorie-dysphorie" pour engendrer les catégories modales ? Les catégories modales peuvent-elles être actualisées sans être d'abord polarisées ?

côté du “terme sémique”, en fait justement un objet de valeur, et c’est ainsi qu’il se trouve modalisé : il y a donc “surplus de sens” parce qu’il y a *déplacement de la portée d’un phénomène* : la catégorie thymique portait sur l’objet, la catégorie modale porte sur l’identité du sujet ; comme le dit Greimas :

*...il recueille, passif, toutes les excitations du monde, inscrites dans les objets qui l’environnent*⁴¹.

Cette observation concerne spécifiquement la conversion modale, mais elle comporte un élément généralisable : le supplément de sens, au changement de niveau, est réglé par un changement de perspective et de portée (ici, le passage de la perspective de l’objet à celle du sujet⁴²).

3) Paradoxalement, ce “surplus de sens” peut être aussi lu comme une restriction sémantique, car la surarticulation induit une spécification ; c’est ainsi que le parcours des trois espaces identifiés apparaît comme une réduction progressive du domaine de pertinence :

VIVANT (masse thymique) ANIMÉ (espace thymique) HUMAIN (espace modal)

Cette conception de la “surarticulation” sera reprise dans *Sémiotique des passions*, avec une tonalité qui ne manque pas d’évoquer la physique spéculative des présocratiques :

*Voilà un des paradoxes de la sémiotique, au niveau épistémologique : elle est amenée à chercher à rendre compte à la fois du “rien”, du “vide” et du “tout” de la plénitude des tensions phoriques. Selon la logique des “forces”, au maximum de tension correspondrait i.e. : rendrait compte de ou s’expliquerait par l’absence totale d’articulations. L’apparition des “positions” caractéristiques des articulations du contenu requerrait, au contraire, une redistribution et une division des “forces” ; en d’autres termes, le “vide de contenu”, caractérisé par l’absence d’articulations, ne peut être comblé que par l’ébranlement de la plénitude tensivé*⁴³.

Notons pour commencer que la solution suggérée par Greimas, et explicitée par Greimas & Fontanille, exploite clairement la dialectique des “forces” et des “positions”, celle même présumée par Petitot dans sa propre version de la conversion.

Et convenons en outre que la nouvelle version du phénomène de la conversion éclaire cette irritante difficulté du “supplément de sens”. En effet, en l’absence d’un espace tensif (ou d’un domaine dynamique à la Petitot) les réarticulations successives d’un niveau à l’autre du parcours génératif ont quelque chose de magique et d’inexplicable, parce qu’elles inventent sans cesse de nouveaux contenus. Mais dans la nouvelle formulation proposée, et qui prend sa source dans l’analyse de la conversion modale, *rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme*.

Au cours des réarticulations successives, ce qu’on gagne en nouveaux contenus, en multipliant les positions, on le perd en “force” et en tensions, et notamment en tensions sensibles. D’un certain point de vue, celui de l’étendue du domaine et du nombre des articulations qui le structurent, il y a “augmentation” ; d’un autre point de vue, celui de l’amplitude des tensions et de la force de leur présence sensible, il y a “restriction” et spécification.

Concrètement, par exemple, la séquence de la conversion modale peut être aussi bien lue comme une série de décrochements entre genre et espèce, qui provoquent une réduction progressive de la pertinence articulatoire : VIVANT ANIMÉ humain, ou comme une augmentation du nombre des articulations, et, par conséquent un “raffinement” du pouvoir analytique du métalangage : 1 (masse) 2 (polarités) 4 X 4 X N (modalités).

Mais du même coup, le statut du “sujet” impliqué dès le départ dans l’appréhension du phénomène change : il était au départ un pur *sujet “tensif”*, un sujet du sentir, un corps plongé dans les tensions sensibles de son environnement, et il devient un *sujet cognitif*, un sujet de perception qui discrimine des valeurs et des positions de plus en plus fines et nombreuses.

⁴¹ Op. cit., p. 97.

⁴² Du coup, la question posée plus haut, concernant la forme linéaire ou triangulaire du dispositif, trouve réponse : si on introduit la position et la visée d’un sujet, le dispositif est linéaire !

⁴³ *Sémiotique des passions*, op. cit., p. 24.

Conversion et structure tensive

Dans *Sémiotique des passions*, l'espace tensif est situé "en dehors" du parcours génératif, dans un lieu où sont rassemblées les "pré-conditions" (sujet tensif, protensivité, valences, fiducia), et, pour passer à l'espace sémio-narratif, celui du parcours génératif (structures élémentaires, structures narratives), il faut opérer une "discrétisation"⁴⁴. Une autre formulation, plus générale et synthétique, du même dispositif, est donnée dans *Sémiotique du visible* : trois espaces sont distingués, l'*espace tensif*, l'*espace sémio-narratif*, et l'*espace discursif*, les relations entre les trois étant orientées de la manière suivante :

⁴⁴ *Sémiotique des passions*, op. cit., p. 75.

<i>espace tensif</i> <i>espace sémio-narratif</i>	=	discrétisation,
<i>espace sémio-narratif</i> <i>espace discursif</i>	=	convocation
<i>espace tensif</i> <i>espace discursif</i>	=	convocation
<i>espace discursif</i> <i>espace sémio-narratif</i>	=	typification
<i>espace discursif</i> <i>espace tensif</i>	=	typification ¹

Cette position indique clairement que nous sommes en présence, dorénavant, d'un dispositif en trois dimensions, où l'espace tensif régit l'ensemble des autres composantes du parcours génératif (ou est régi par elles, selon l'orientation, discrétisante ou typifiante). La raison en est simple, mais elle ne sera explicitée que dix ans plus tard, dans *Tension et signification*² : l'espace tensif est le lieu même de la régulation des conversions, le lieu de résolution des phénomènes tensifs en valeurs et positions, le lieu de la transformation des sujets sensibles en sujets cognitifs, le lieu, enfin, de la corrélation entre force et énergie des affects et du sentir, d'une part, et nombre et étendue des articulations, d'autre part.

La structure tensive repose, tout comme la configuration catastrophiste de Petitot, sur la distinction entre deux espaces, un espace externe de contrôle des valences et un espace interne des positions et des valeurs. Les valences sont de deux types : l'intensité (force, énergie, affect, etc.) et l'étendue (espace, temps, nombre, etc.). Les valeurs sont des positions calculables à partir des différents degrés associés des valences d'intensité et d'étendue.

Par exemple, si on cherche à comprendre comment une position actantielle peut être manifestée en figures, on doit la soumettre aux conditions de la perception (en intensité-énergie, et en étendue-déploiement) ; les positions différentielles qui apparaissent alors exploitent la dialectique des forces et des formes. **[SCHÉMA1]**

L'effet de *forme* (la stabilisation de l'icone actantielle dans une "enveloppe") est alors définie comme un déséquilibre au profit du déploiement et de sa stabilisation ; et l'effet de *force* (la perception d'une efficence transformatrice), comme un déséquilibre au profit de l'intensité. Dans la zone d'équilibre entre valences maximales, l'effet d'*acteur* conjugue l'intensité de l'énergie transformatrice et la stabilité d'un déploiement figuratif. Au point d'équilibre minimal, entre l'intensité la plus faible et l'étendue la plus réduite, le sujet du sentir n'appréhende qu'une présence élémentaire, l'"aura" d'un "quelque chose" encore indéterminé.

Autre exemple : dans *Sémiotique des passions*, il est proposé une "préfiguration tensive" de la typologie des modalités. Greimas indiquait, dans *Du Sens II* (supra) que la relation entre la masse thymique et les catégories modales devait être "hypothético-déductive", mais sans préciser comment on pouvait passer d'une masse amorphe, même polarisée en deux directions (euphorie / dysphorie), à un système de quatre modalités, chacune pouvant elle-même être démultipliée par le carré sémiotique. La "préfiguration tensive" reposait sur quatre "modulations" du devenir des tensions : les modulations ouvrante, clôturante, ponctualisante et cursive. Ces modulations elles-mêmes étaient fondées sur les différentes possibilités de régulation des tensions : la contension, la rétension, la détension et l'extension. Le modèle obtenu avait la forme suivante :

[SCHÉMA2]

Comment ne pas voir que ces différents types de régulation des tensions (la contension, l'extension, la rétension et la détension) expriment, de fait, quatre parmi les multiples situations engendrées par la diffusion d'une grandeur quelconque dans un domaine. Cette diffusion peut être contenue par des frontières infranchissables (contension), ou se poursuivre indéfiniment (extension), à moins qu'elle ne rencontre des obstacles négociables (rétension) ou des chemins de passage (détension). Les modulations qui engendrent les quatre positions modales sont des valeurs différentielles qui dépendent elles-mêmes des corrélations entre l'intensité respective des forces en conflit, d'une part, et des étendues couvertes ou occupées, d'autre part.

Une structure tensive se dessine alors, qui aurait la forme ci-contre. **[SCHÉMA3]**

¹ Jacques Fontanille, *Sémiotique du visible. Des mondes de lumière*, Paris, Puf, 1995, p. 16.

² Jacques Fontanille & Claude Zilberberg, *Tension et signification*, Hayen, Mardaga, 1999.

Comme les positions extrêmes que la structure tensive permet de définir sont au nombre de quatre, l'assimilation trop rapide avec le carré sémiotique est tentante, mais cette tentation en occulte le principe sous-jacent : la structure tensive est d'abord destinée à articuler le sensible et l'intelligible ; le sensible est du côté des valences (l'espace de contrôle), et l'intelligible, du côté des valeurs (l'espace interne des positions différentielles).

On a déjà montré que, dans les conversions du parcours génératif, l'effet d' "augmentation" des articulations signifiantes n'était qu'un des aspects de la question, et que, si on parlait des propriétés d'un espace tensif, cet effet était indissociable d'une diminution de la force des tensions. Le principe même des conversions est donc réglé par une structure tensive, qui fait diminuer l'intensité des tensions dans l'exacte mesure où le nombre et l'étendue des articulations augmentent. La structure tensive est donc, dans cette perspective, le modèle des conversions du parcours génératif.

Conclusion

L'histoire récente des théories génératives pourrait donc être interprétée comme le passage d'une conception logico-formelle (à partir d'un algorithme des transformations-conversions) à une conception tensive (à partir d'un espace phénoménal du "sentir").

Cette transformation progressive est imposée par une décision épistémologique, dont on a tenté de suivre toutes les conséquences : la généralisation du sémantisme à tous les niveaux du parcours. C'est la contrainte du sens, et de l'augmentation des articulations sémantiques qui inspire à Benveniste sa conception de l'intégration, qui bouleverse les grammaires génératives elles-mêmes, et qui rend si difficile la modélisation des conversions.

La conception "tensive" impose quelques déplacements notables :

les conversions ne sont plus des opérations logico-formelles, mais des modes d'appréhension phénoménale des changements de niveau de pertinence ;

le domaine sémiotique à articuler est d'abord un domaine caractérisé par la force des tensions qui s'exercent sur le corps d'un sujet ;

le parcours génératif est autant un parcours de transformation de la "vision du monde" qu'un parcours de transformation du statut de ce sujet épistémologique qui s'efforce d'en saisir la signification ;

à chaque étape des conversions, la même question se pose : celle de la projection des valeurs différentielles à partir des valences sensibles ;

la structure tensive n'est sans doute pas le dernier mot des conversions sémiotiques, mais elle en fournit néanmoins une modélisation explicite et un principe de contrôle.

C'est ainsi que la recherche des solutions et des alternatives au principe de la conversion, depuis la grammaire générative jusqu'au traitement "phénoménologique" et tensif le plus récent, devient un révélateur de notre conception du sens (plutôt que de la structure formelle de la langue ou du discours).

La difficulté "technique", qui sert d'alibi, d'occasion ou de repoussoir au moment de l'abandon du modèle, ne trouve par conséquent de solution que dans une réflexion sur le statut épistémologique de la signification. Et aucune solution un tant soit peu pertinente ne peut être exclusivement "technique" : la signification est-elle un effet de langue ou de discours ? La signification gouverne-t-elle notre rapport au monde ou seulement les objets sémiotiques que nous produisons ? Le sens est-il une boîte noire que manipulent sans y accéder des structures et des opérations formelles, ou le lieu et la substance mêmes des opérations aboutissant à des articulations ? La signification est-elle un produit de l'interprétation, et cette interprétation est-elle conçue

comme une procédure et des instructions inscrites dans le texte même, ou comme une procédure et des instructions ayant le texte pour objet? La signification commence-t-elle avec l'articulation discrète des catégories, ou par la sommation des tensions perceptives ?

Selon qu'on répondra d'une manière ou d'une autre à ces différentes questions, on choisira, on l'a vu, un parcours linéaire, hiérarchisé et soumis à la gradation des modes d'existence, ou un dispositif tabulaire et non hiérarchisé, on choisira un parcours orienté, ou un dispositif neutre, pouvant être soumis de l'extérieur à des instructions orientées, etc.

Ce sont donc autant de questions sur le sens, qui guident les choix techniques au moment de configurer le dispositif de la théorie. Le choix d'une structure tensive comme opérateur des conversions et pas seulement à hauteur des structures élémentaires engage lui-même une série d'hypothèses théoriques fortes : (1) la formation de structures discontinues à partir d'une appréhension continue des phénomènes se rejoue à tous les niveaux de la théorie ; (2) elle repose sur l'émergence de structures intelligibles et de positions interdéfinies à partir de tensions sensibles; (3) enfin, à chaque niveau, un observateur (un point de vue, mais aussi un corps sensible) est impliqué, pour orienter les tensions perceptives.

Dans cette conception du sens, l'"orientation subjective" n'apparaît pas après-coup, comme un effet de perspective lié à la focalisation d'un acteur, mais elle est une propriété fondamentale des articulations signifiantes, et elle résulte de la prise de position d'une instance énonçante au cœur des tensions du monde sensible.

Jacques Fontanille
Université de Limoges, I.U.F.